

## Antoine Théodule Dayer, comte de la Bachanna: destin d'un mercenaire valaisan au XIX<sup>e</sup> siècle

Bernard Truffer

**A**u milieu des années 60 du siècle passé, alors que je commençais tout juste à m'occuper de mon sujet de thèse de doctorat, je passais mon temps à consulter les inventaires des fonds d'archives en salle de travail des Archives d'État à Sion. C'est là qu'un jour j'entendis une bien étrange histoire: un généalogiste passionné, membre de la grande famille des Dayer d'Héremence, raconta, à qui voulait bien l'écouter, le sort aventureux d'un lointain parent, mercenaire au Service de France au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Brouillé avec sa parenté, le jeune Héremensard aurait rejoint, en 1812, la Grande Armée de Napoléon qui se réunissait en Allemagne pour la campagne de Russie. Aux portes de Moscou, cet officier subalterne aurait été blessé et serait tombé aux mains de l'ennemi. En captivité, une jeune princesse russe aurait soigné ses blessures et – comme dans tout bon conte de fées – les jeunes gens de rangs bien inégaux seraient tombés amoureux l'un de l'autre. Afin de pouvoir épouser sa princesse, l'astucieux Dayer aurait écrit au président de sa commune d'origine, lui demandant de lui attester un quelconque titre de noblesse. Les municipaux de la commune d'Héremence, bien intentionnés envers leur bourgeois, n'auraient pour rien au monde voulu mettre en danger son bonheur et lui auraient tout simplement conféré le titre de «Comte de la Bachanna» (Bachanna est un lieu-dit bien connu entre le village et les Mayens-de-Sion, où la famille du mercenaire en question possédait quelques propriétés). Il faut situer tout ceci dans les temps où le Valais, comme Département du Simplon, faisait partie de l'Empire français et, à cette époque, on n'était pas pingre dans l'attribution de titres de noblesse. Par la suite, ni la commune ni la parenté n'auraient eu d'autres nouvelles du «Comte Dayer».

En qualité de futur historien «sérieux et critique», je ne pus prendre au sérieux cette légende familiale transmise oralement, de génération en génération, et enjolivée à souhait. Je la classai parmi les histoires fantaisistes destinées à donner une explication rassurante au non-retour d'un mercenaire. Ceci d'autant plus que le recensement cantonal de

1829 indique parmi les bourgeois d'Héremence absents du pays un certain «Théodule Dayer, adjudant-major, en Russie».

Le hasard voulut que, quelques années plus tard, je découvre, en feuilletant de vieux journaux à la Bibliothèque cantonale – dans la *Nouvelle Gazette du Valais* du 28 janvier 1880 – une lettre datée du 29 décembre 1879, provenant de Russie. Les frères Théodore et Michel d'Ayer (on remarquera la graphie «anoblée» du nom!), petits-fils d'un certain Antoine Théodule, jadis gouverneur général de Charkov en Ukraine, et de la «petite-nièce» du célèbre général Kutusov, venaient s'enquérir auprès du préfet du collège de Sion, le chanoine Joseph Adolf Escher, si leur grand-père avait réellement fréquenté le gymnase sédunois au début du siècle. En plus, les deux jeunes Russes témoignaient un grand intérêt pour leur parenté valaisanne. J'avoue que mes doutes concernant la véracité de la curieuse histoire du généalogiste d'Héremence en prirent un sacré coup. Mais, comme je n'avais pas le temps, à l'époque, de poursuivre l'affaire, je décidai de conserver une copie de cette lettre «pour le cas où...», et je l'oubliai à nouveau. Et, un jour, l'histoire me rattrapa...

C'était le 29 avril 1998 – j'étais devenu entre-temps archiviste d'État de la République. Vers 17h30, je reçus dans mon bureau un couple de Finlandais qui montrait un très vif intérêt pour Ayer, dans le val d'Anniviers, qu'il voulait absolument visiter. Heureusement, la dame parlait plutôt bien le français, car mes connaissances du finlandais n'auraient certainement pas suffi à la compréhension réciproque! Je commençai par leur expliquer le chemin à suivre pour atteindre Ayer, mais je ne pus m'empêcher de m'informer d'où venait leur grand intérêt pour ce petit village anniviard sans doute peu connu en Finlande. Alors seulement, ils m'avouèrent qu'ils étaient à la recherche des ancêtres du mari, descendant d'un Valaisan du nom de «d'Ayer», qui avait fait partie de la haute noblesse russe. Et ils prétendaient que ce d'Ayer devait certainement être originaire de... Ayer.



Ancienne église d'Héremence. © Coll. Zinggeler.

Soudain, je compris... Bouche bée, je fixais le discret Finlandais debout devant moi, un descendant en chair et en os du légendaire «Comte de la Bachanna», son arrière-arrière-petit-fils, peut-être. Ma confusion momentanée ne put échapper à Frida et Gunnar Packalén. Et, lorsque je leur racontai le récit du généalogiste et que je leur présentai la copie de la lettre susmentionnée, ce fut à leur tour d'être ébahis. J'eus vite fait de convaincre les époux finlandais de ne pas se rendre à Ayer, mais bien à Hérémente, afin de se familiariser avec le lieu d'origine de leur aïeul – et de se replacer face au passé. Je réussis même à organiser, pour le jour suivant, un samedi, une petite réception à la commune. Je vous laisse imaginer la joie de mes deux visiteurs!

De mon côté, je pris ce jour-là la décision ferme de mettre de l'ordre dans mon savoir concernant la vie aventureuse du mercenaire Dayer d'Hérémente, et d'écrire son histoire. Le couple Packalén me promit d'y joindre ses connaissances.

Après avoir reçu un arbre généalogique (hélas! encore fort incomplet) et de très utiles indications sur la biographie de certains membres de la famille en Russie et en Finlande, j'ai publié le résultat provisoire de toutes ces recherches en allemand dans le *Walliser Jahrbuch* de 2002 (pp. 31-34).

Entre-temps, le couple Packalén continuait ses recherches, et son assiduité fut récompensée: dans les Archives historiques de l'État russe (RGIA) à Saint-Petersbourg, il dénicha un dossier personnel fort intéressant concernant notre Hérémentsard et sa famille. Mais ce n'est pas tout: la parenté à Hérémente a pu mettre la main sur plusieurs lettres manuscrites du jeune soldat au service de France, dès 1807. Et on trouve aussi de précieuses indications le concernant dans l'étude de Louiselle Gally-de Riedmatten, «Le soldat valaisan au service de l'empereur Napoléon: un service étranger différent (1806-1811)», publiée dans *Vallesia* (t. 59, 2004, pp. 1-197).

Il était donc temps de corriger quelques erreurs d'appréciation dans mon texte de 2002, et surtout de donner plus de relief à la biographie du personnage principal, c'est-à-dire du gouverneur général de Charkov, Antoine Théodule Dayer.

Antoine Théodule Dayer [en russe: Deier; en lettres cyrilliques: Де́йеръ], l'ancêtre de la branche russo-finlandaise de la vieille famille Dayer d'Hérémente qui tire son nom du petit hameau d'Ayer, dans le val des Dix, a été baptisé le 11 janvier 1789 à Hérémente. Ses parents étaient Théodule Dayer, négociant, et Catherine, née Georges, de Saint-Martin. Le couple qui s'était marié en 1781 eut plusieurs enfants, dont trois

seulement ont atteint l'âge adulte: Pierre, Antoine Théodule et Anne-Marie. Pierre épousa Marie-Jeanne Micheloud et perpétua la famille à Hérémente. Anne-Marie se maria, en 1816, avec Joseph Jean-Marie Sierro, tous deux s'installèrent également à Hérémente.

Quant à Antoine Théodule, ses parents l'auraient volontiers vu s'engager dans une carrière académique, voire ecclésiastique. C'est pourquoi ils l'envoyèrent «aux écoles». Il est certain qu'il fréquenta pendant quelques années le collège de Sion – alors sous la direction du célèbre père jésuite Joseph Sineo de la Tour. Il y eut comme camarade de classe son cousin et contemporain Antoine Sierro qui, en 1811, entra au noviciat à l'hospice du Grand-Saint-Bernard, et devint chanoine régulier – nous en reparlerons.

Mais il faut croire que le jeune étudiant n'était pas fait pour les études. Est-ce suite à une altercation avec ses proches – comme le suggère la tradition familiale – ou simplement par goût de l'aventure qu'il s'engagea (à l'insu ou du moins contre la volonté de son père) le 7 mai 1807, à 18 ans à peine, dans le fameux Bataillon valaisan, levé à la demande de l'empereur Napoléon lui-même? Nous ne le saurons jamais. La jeune recrue reçut le numéro matricule 477 (cf. L. Gally, *Le soldat valaisan*, p. 139) et fut envoyée à Gênes, où le Bataillon s'organisait sous le commandement du lieutenant-colonel Charles de Bons, de Saint-Maurice.

#### **Soldat, puis sous-officier, au Bataillon valaisan en France**

À Gênes, les recrues sont censées être équipées et instruites. Or, le corps manque de tout: de ravitaillement régulier, de draps et de fusils mais aussi d'instructeurs! Et de graves problèmes sanitaires et de discipline viennent s'y ajouter. C'est dans ces conditions plus que difficiles que notre recrue apprend le métier de soldat qui, malgré tout, semble le fasciner.

Le 29 mai 1808, plus d'une année après son recrutement, le Bataillon valaisan quitte Gênes pour se rendre à Perpignan, où il reçoit bientôt l'ordre de franchir la frontière espagnole et d'aller soutenir le 7<sup>e</sup> Corps d'armée en Catalogne. Grâce au travail déjà cité de M<sup>me</sup> Gally, nous sommes fort bien renseignés sur les faits et gestes du Bataillon valaisan en Espagne où, jusqu'en octobre 1811, il perdra une bonne partie de ses effectifs lors de fréquents combats dans la région de La Jonquièrre, de Figueras, Rosas et Gérone. Les souvenirs d'Antoine Kampf, médecin du Bataillon, et de l'officier Hyacinthe Clemenso, ainsi que la correspondance de Pierre Benjamin Closuit à ses parents nous livrent un précieux témoignage sur la vie du simple soldat durant cette guerre.

Mais que devient Antoine Dayer pendant ce temps? Nous savons qu'il a régulièrement écrit à ses parents, et cinq de ses lettres ont été conservées dans la famille. Malheureusement nous ne pouvons en tirer grand-chose, si ce n'est qu'Antoine Dayer se sentait parfaitement à l'aise sous les drapeaux.

– *La première lettre* date de décembre 1808. Antoine, qui est déjà sergent, se plaint de ne pas recevoir de réponse à ses missives et prie son « très cher père », qu'il soupçonne de ne pas lui pardonner son engagement au Service étranger: « Soyé pas malcomptent que j'ai pris cet état, car c'est le mien. » En passant, il mentionne la prise de Rosas, où les Français ont fait 2600 prisonniers, et où le Bataillon valaisan a perdu beaucoup de monde. Mais il ne veut pas parler des combats: « Nos bataillie[s], je prans pas les détaille[s] pasque l'on se bat tous les jours. » Ce qui préoccupe avant tout notre jeune mercenaire, c'est son avancement: le sergent espère passer sous peu sergent-major, mais pour cela il a besoin du soutien de son père, du président d'Hérémençe et des « Chefs de la République », car les « bonnes paroles du colonel » ne suffiront pas.

– *La deuxième lettre*, datée du 29 mars 1809, Antoine l'a écrite à Prats-de-Mollo, une petite ville dans les Pyrénées orientales, où le Bataillon valaisan devait garder le passage de Campredon. Ayant appris que le Conseil d'État allait nommer deux nouveaux officiers pour le Bataillon, il supplie son père d'intervenir en faveur de son avancement et de faire intervenir le président et le curé auprès des autorités du pays.

– *La troisième lettre*, non datée mais certainement de la même année, Antoine l'a écrite à la hâte le jour de son départ pour le siège de Gérone. Nous y apprenons que le sergent Dayer est devenu entre-temps sergent-major, et qu'il a besoin d'argent... Il n'oublie évidemment pas de demander à son père d'intervenir en faveur de son avancement auprès du commandant du Bataillon qui devrait rentrer en Valais sous peu.

– Dans *la quatrième lettre*, datée de Bagnolas, le 10 mars 1810, Antoine écrit à ses parents que Pierre-Joseph Blanc a pris la succession du commandant de Bons, et que son nouveau chef va le présenter comme sous-lieutenant. Il supplie encore ses parents et sa commune d'intervenir en sa faveur auprès du Conseil d'État, seul habilité à nommer les officiers. Notre sergent-major est d'ailleurs persuadé qu'il va obtenir ce poste et demande à son père de lui envoyer de l'argent qu'il remettra en remerciement au commandant Blanc.

– *La cinquième lettre*, datée de Port-la-Garde près de Prats-de-Mollo, le 18 octobre 1810, nous apprend que Dayer n'a pas obtenu le brevet d'officier tant convoité (le Conseil d'État a nommé Benjamin Bertrand, bourgeois de Saint-Maurice et communier de Nax, qui perdra

la vie près de Polozk, en Russie). Furieux, Antoine accuse « l'ingrate, la maudite commune d'Hérémençe », de ne pas l'avoir suffisamment soutenu. De surcroît, le désaccord entre père et fils ne semble pas s'apaiser pour autant: le fils reproche à son père de ne pas vouloir dépenser un sou pour son avancement, le père menace de le déshériter, sans que l'on comprenne vraiment pourquoi. Malgré tout, Antoine ne perd pas courage, il espère que sa famille sera fière de lui lorsqu'il obtiendra son brevet d'officier.

C'est, hélas! pour une longue période la dernière lettre parvenue jusqu'à nous. Afin d'imaginer la suite de l'aventure militaire de notre mercenaire, nous sommes obligés de suivre les traces de son unité, le Bataillon valaisan.

#### **Officier au bataillon Blanc lors de la campagne de Russie**

Par décret du 15 novembre 1810, le Valais est annexé à la France et devient Département du Simplon. Les mercenaires valaisans deviennent ainsi, du jour au lendemain, des soldats français. Le bataillon du commandant Blanc resta cantonné à la frontière espagnole jusqu'en octobre 1811, se battant de temps à autre à Figueras et à La Jonquière, puis il reçut l'ordre de se rendre à Wesel, sur le Rhin, où il fut incorporé au II<sup>e</sup> Régiment français d'infanterie légère. Ce régiment, composé de quatre bataillons, renforcé d'une compagnie d'artillerie (en tout 3600 hommes), faisait partie de la 2<sup>e</sup> Division du 2<sup>e</sup> Corps de la Grande Armée réunie par Napoléon pour sa campagne de Russie.

Est-ce ici que le sergent-major Dayer obtint enfin son brevet d'officier? Peut-être, car la prochaine fois que nous le rencontrons, il est adjudant-major (= lieutenant 1<sup>re</sup> classe).

Grâce aux « Souvenirs » du D<sup>r</sup> Antoine Kampfen, chirurgien-major du bataillon jadis valaisan, nous savons que le II<sup>e</sup> Régiment d'infanterie légère quitta Wesel le 28 février 1812 sous les ordres du colonel corse Casabianca et traversa l'Allemagne en faisant halte à Wolfenbüttel, Brandebourg puis Marienwerder, en Prusse. L'armée, forte de 475 000 hommes, fut passée en revue par l'empereur lui-même à Gumbinnen [Gambin, Lituanie], et franchit, près de Kovno [Kaunas, Lituanie], le Niémen pour entrer en Russie vers la fin juin. Ici, le 2<sup>e</sup> Corps d'armée commandé par le maréchal Oudinot prit la direction de Saint-Pétersbourg, tandis que le gros de l'armée, sous les ordres de Napoléon, se dirigea droit vers Wilno (Vilna) et Moscou, qu'il occupa sans résistance après avoir battu les troupes du maréchal Michail Illarionovitch Kutusov à Smolensk et Borodino. L'avance du 2<sup>e</sup> Corps d'armée fut stoppée par l'armée du général russe Wittgenstein à Polotsk,

sur la Dvina. Après une première courte victoire, le maréchal Oudinot décida d'établir un camp retranché en avant de Polotsk, pour y passer l'hiver. Mais l'incendie de Moscou et le début prématuré de l'hiver russe contraignit Napoléon à quitter ses quartiers d'hiver aux alentours de Smolensk et de précipiter la retraite, entraînant avec lui le 2<sup>e</sup> Corps d'armée dans la débandade. Poursuivi et harcelé par la cavalerie russe de Wittgenstein, la traversée de la Berezina près de Studjanka devait tourner à la catastrophe pour les troupes françaises, affaiblies par les privations, les souffrances, l'indiscipline, le découragement et surtout le froid. À peine 5000 hommes de la Grande Armée atteignirent finalement, en pleine débandade, les bordssalvateurs du Niémen. Le II<sup>e</sup> Régiment d'infanterie légère, auquel appartenait toujours le bataillon Blanc, fut un brin plus chanceux: des 3600 hommes du départ, environ 500 regagnèrent Kovno vers la mi-décembre 1812 – Antoine Dayer manquait, hélas! à l'appel.



Traversée de la Berezina, le 29 novembre 1812 (lithographie de V. Adam, vers 1850).



Le maréchal Michail Illarionovitch Kutusov (huile de N. Yash, 1883).

lement, en pleine débandade, les bordssalvateurs du Niémen. Le II<sup>e</sup> Régiment d'infanterie légère, auquel appartenait toujours le bataillon Blanc, fut un brin plus chanceux: des 3600 hommes du départ, environ 500 regagnèrent Kovno vers la mi-décembre 1812 – Antoine Dayer manquait, hélas! à l'appel.

**Prisonnier, puis officier dans l'armée russe, et enfin colonel de la Gendarmerie impériale**

Depuis octobre 1810, nous sommes sans nouvelles personnelles d'Antoine. Mais nous savons qu'il partagea le sort de son unité militaire, le bataillon Blanc, et qu'il prit part à la campagne de Russie. La tradition familiale – qui nous semble très plausible – veut qu'il tombât, blessé au combat, aux mains de l'ennemi. Le 8 décembre 1815, trois ans après l'anéantissement de la plus belle des armées françaises – Antoine Sierro, premier cousin et camarade de collègue d'Antoine Dayer, devenu entre-temps chanoine du Grand-Saint-Bernard, écrit à son père, à Hérévence, que deux

voyageurs venant de Russie lui auraient raconté «que mon cher cousin Dayer est toujours prisonnier et on ne le laisse pas venir à cause qu'on le croit François», et il poursuit: «Ainsi je vous prie d'en avertir son père, mon cher oncle, qu'il aille trouver le Grand Baillif et qu'il fasse écrire par lui aux autorités de la Russie, dans la ville où il se trouve, et qu'il fasse en même temps constater qu'il est Suisse et non François...» Nous ne savons ni si des démarches ont été entreprises, ni si elles permirent de retrouver et de délivrer le prisonnier. Il semble bien qu'Antoine se soit remis à écrire à sa famille dès que les circonstances le permirent, mais ces lettres ont toutes disparu, sauf deux; nous y reviendrons.

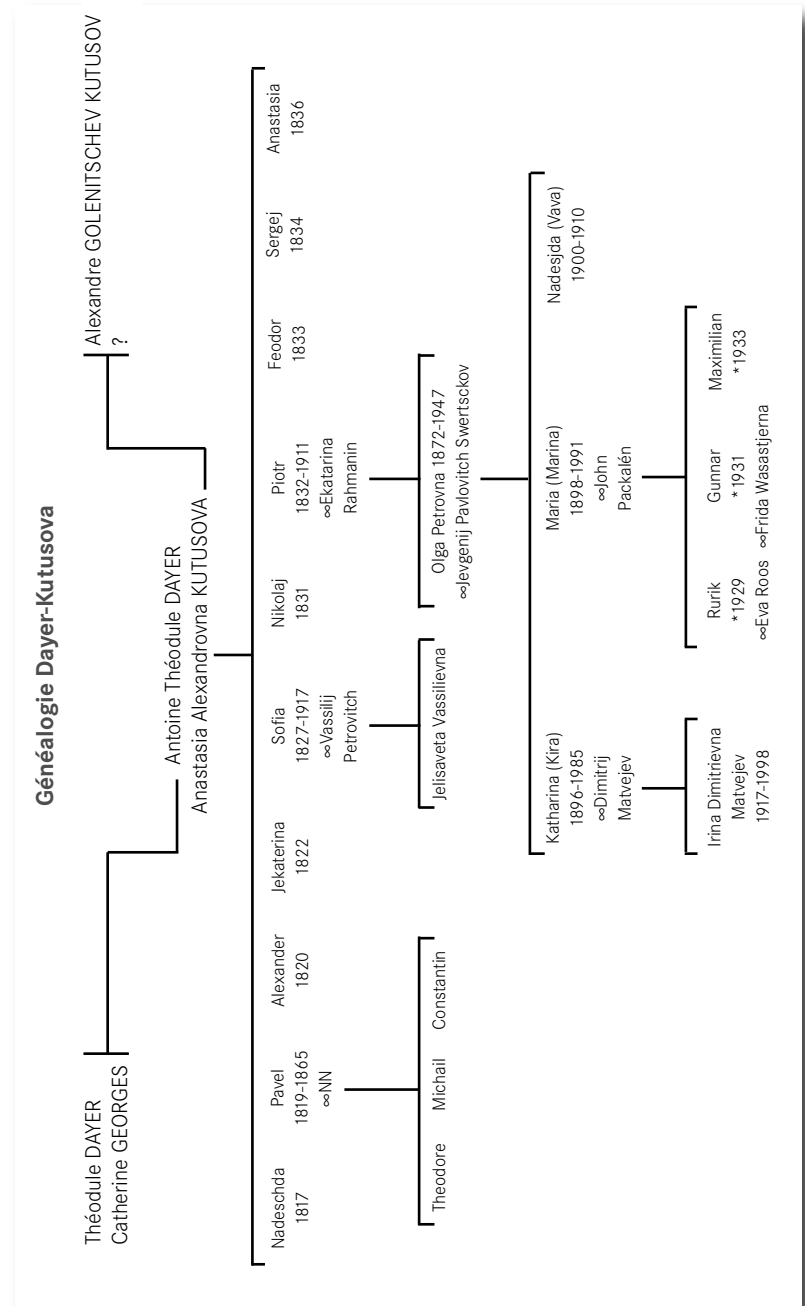
La suite des renseignements concernant la vie aventureuse d'Antoine Dayer, nous la devons surtout à un «dossier de famille» déniché dans les Archives de l'État russe à Saint-Pétersbourg (N° 1343), et aussi à un «état de service» d'Antoine Théodule Dayer, trouvé au même endroit, dans la section Histoire militaire (fonds 405, inventaire 5, acte 2361, pp. 2-8). Là, nous apprenons que l'adjudant français 1<sup>re</sup> classe, avec rang de capitaine, citoyen du canton du Valais [Viliisky] en Suisse, qui est marié et père d'une fillette, s'est engagé, le 31 octobre 1817, comme capitaine dans le régiment d'infanterie de Borodine. Promu au grade de major le 29 avril 1820, il sera transféré dans le régiment d'infanterie de Narva comme commandant de bataillon. Ici, il sera promu lieutenant-colonel le 17 décembre 1824. Mais il quittera l'armée de son plein gré, le 20 avril 1825, pour entrer dans la gendarmerie impériale comme officier, le 19 août 1825. Régulièrement décoré des plus hautes distinctions, il y fera rapidement carrière: le 20 février 1828, il sera nommé colonel. Dans une des rares lettres de cette époque, conservées dans la famille à Hérévence – elle est datée de Vologda, le 31 août 1829, Antoine décrit à son frère sa situation comme suit:

*«... depuis trois ans, j'occupe une place stable dans le Corps de Gendarmes, je suis Chef de la 3<sup>e</sup> Section (composée de trois Gouvernements, de Vologda, d'Archangel[sk] et d'Olonetz) dans le 1<sup>er</sup> Arrondissement de ce Corps, où depuis six mois j'ai été avancé comme Colonel; vous pouvez bien concevoir, que tous ces bienfaits que j'ai reçus dans ma nouvelle Patrie me prescrivent un devoir de consacrer toute ma vie au service de mon Auguste Souverain l'Empereur Nicola, et que je dois préparer aussi mes enfans de manière à les rendre capables de servir honorablement leur Patrie, car je dois vous dire que ce n'est pas par circonstances seulement que je me nomme sujet de la Russie, mais que je le suis de cœur et d'âme.»*

Mais revenons un peu en arrière. Selon la tradition familiale, Antoine Dayer aurait épousé la princesse russe qui avait soigné ses blessures... Nous savons aujourd'hui qu'Antoine a épousé, probablement en 1816, la toute jeune Anastasia Alexandrovna Golenitschev Kutusova, née en 1800, fille du capitaine Alexandre Golenitschev Kutusov, lui-même cousin du célèbre maréchal Michail Illarionovitch Golenitschev Kutusov, commandant en chef des armées russes opposées à Napoléon. Après avoir subi de graves défaites à Austerlitz, Smolensk et Borodino, et après avoir sacrifié Moscou, Kutusov, en fin tacticien, sut profiter de la mobilité de sa cavalerie cosaque dans les vastes étendues marécageuses de Russie, avec le terrible hiver comme allié – pour anéantir la Grande Armée. Le lien de parenté d'Anastasia – issue de la haute noblesse russe – avec le prince de Smolensk, le vénéré vainqueur de la Grande Guerre nationale, a évidemment facilité l'adaptation de son mari et favorisé grandement sa carrière en Russie.

Le couple semble s'être établi à Vologda [environ 420 km au nord de Moscou]. Selon l'«état de service», la famille possédait des terres avec une cinquantaine de paysans aux environs de cette ville. Mais les postes occupés successivement par Antoine Dayer dans l'armée, puis dans la gendarmerie impériale, exigeaient de lui de fréquents et longs déplacements: la 3<sup>e</sup> section du 1<sup>er</sup> Arrondissement de Gendarmerie, dont il était le chef, était composée des trois Gouvernements de Vologda, d'Archangelsk et d'Olonetz. Elle couvrait un immense territoire allant de Tver [l'actuelle Kalinine, environ 150 km au nord-ouest de Moscou] et Jaroslavl [250 km au nord de Moscou] jusqu'à la mer Blanche [1000 km au nord de Moscou]. D'abord, Antoine fut rattaché au gouvernement de Vologda, puis il fut transféré au gouvernement de Jaroslavl, le 21 décembre 1831, et, finalement, au gouvernement de Tver, le 23 février 1833. Mais il était souvent détaché à des tâches spéciales, ainsi, par exemple, à Ust'-Sysolsk et dans la région de Nikolsk en 1828, dans la région de Varnavinsk dans le gouvernement de Kostrama en 1832, dans la région de Bejetsk en 1833, ou à Torschok en 1834 et 1835. Et, souvent, sa femme l'accompagnait dans ses voyages. Il n'est donc pas étonnant que certains des enfants du couple Dayer-Kutusov aient été baptisés à Vologda, d'autres à Tver ou à Jaroslavl (pour ceux-ci nous possédons des copies des actes de baptême), les autres probablement ailleurs encore... Entre 1817 et 1836, dix enfants ont vu le jour, six garçons et quatre filles [cf. généalogie].

En 1831, le colonel Dayer eut enfin la satisfaction de voir le Comité de la noblesse du Gouvernement de Jaroslavl l'inscrire dans les registres de la noblesse du Gouvernement – ceci sur la base d'un *oukase* de l'impératrice Catherine II la Grande, daté du 21 avril 1785, et d'un autre du



tsar Alexandre I<sup>er</sup>, daté du 2 avril 1801. Malgré la carrière militaire et civile exemplaire d'Antoine Dayer dans l'empire russe, il est permis de penser que la position de la famille de son épouse dans la hiérarchie de la noblesse russe y était aussi pour quelque chose. Le Comité lui délivra un acte scellé certifiant que lui et son épouse avaient été inscrits dans la troisième partie du Registre de la noblesse de la ville et de la région de Jaroslavl. Déjà avant, Antoine avait pris l'habitude de signer ses lettres « d'Ayer ». (Dans les écrits officiels de Russie, nous trouvons en général la graphie « Deier ».)

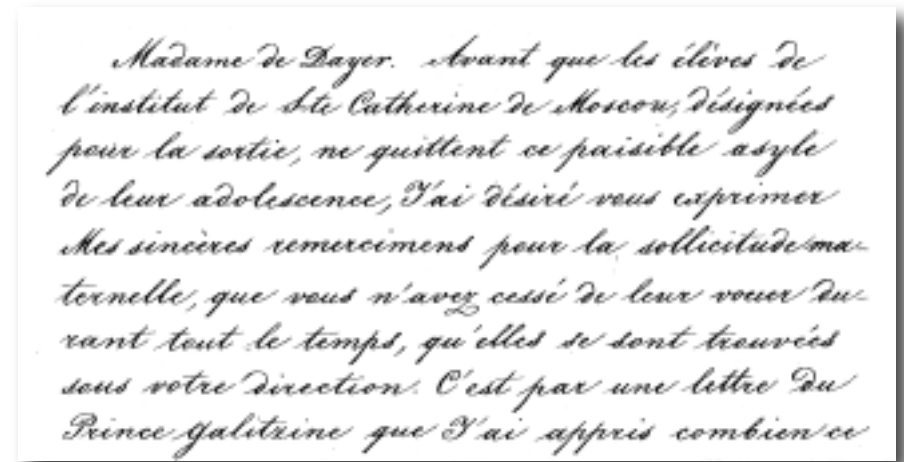
Nommé gouverneur de la ville de Charkov, en Ukraine, par le tsar Nicolas I<sup>er</sup> en 1837, Antoine ne pourra en fait jamais prendre possession de son nouveau poste. Le 20 décembre 1837, quelques semaines avant son 49<sup>e</sup> anniversaire, il succomba à une maladie du foie, comme l'atteste le médecin qui l'a soigné à Jaroslavl. Lors d'une des visites du couple Pakalén aux Archives de Saint-Pétersbourg, Frida a noté de sa propre main qu'Antoine Dayer aurait été enterré dans le petit village de Jalovets, près de Vologda ; c'est peut-être là que la famille possédait des terres avec une cinquantaine de paysans. Antoine laissa derrière lui une jeune veuve de 37 ans avec dix enfants, la plupart en bas âge.

#### Anastasia et les enfants Deier

C'est elle qui, avec l'aide de ses parents établis à Vologda, et du tuteur légal Alexandre Nikolajevitch Levatshev, éleva la grande famille tout en s'efforçant de donner à ses enfants une instruction solide, « de manière à rendre ses enfants capables de servir honorablement leur Patrie », comme l'aurait voulu Antoine lui-même (cf. lettre du 31.08.1829).

Le chef de la Gendarmerie, le comte Alexander von Benckendorff, qui avait eu Antoine Dayer une dizaine d'années sous ses ordres, intervint personnellement auprès du ministre de la Guerre, le comte Schernyschov, afin qu'Anastasia puisse placer deux de ses fils : Nicolaj, 7 ans, et Piotr, 6 ans, dans le Corps des Cadets d'Alexandrov. La décision positive de Sa Majesté le Tsar lui fut annoncée le 28 avril 1838.

La descendance finlandaise d'Anastasia garde le souvenir (et les preuves) que leur aïeule était liée d'amitié avec la cour impériale. Elle conserve soigneusement huit lettres écrites en français par la tsarine Alexandra Feodorovna et trois autres écrites en russe par la tsarine Maria Alexandrovna. Ces lettres sont le seul indice du fait qu'Anastasia a été nommée directrice de l'Institut Sainte-Catherine à Moscou en 1852, et qu'elle l'est restée jusqu'à sa mort en 1867. Cette école était fréquentée, à l'époque, par les jeunes filles de la haute noblesse russe.



Début d'une lettre, datée du 15 février 1858, écrite de Moscou par la tsarine Alexandra et adressée à l'épouse du mercenaire Dayer.

Nous ne connaissons malheureusement que le destin de trois des dix enfants d'Antoine : Pavel, Sofia et Piotr.

1. Pavel [Paul] Antonovitch Deier est l'aîné des fils. Il avait 18 ans lorsque son père meurt. Selon une indication dans l'« état de service » de ses fils, il choisit la carrière de son père et décéda dans la fleur de l'âge, en 1865, comme lieutenant du gouvernement de Jaroslavl.

Sa veuve – nous ignorons son nom – se maria avec le prince Drutzkoy, et c'est lui qui s'occupa apparemment de l'éducation des enfants Deier, dont nous connaissons le nom de trois d'entre eux : Théodore, Michail et Constantin.

Les deux premiers sont les auteurs de la lettre du 29 décembre 1879 au préfet du Collège de Sion, publiée dans la *Nouvelle Gazette du Valais*.

Les jumeaux Michail et Constantin, nés le 20 janvier 1859 à Astafievo près de Podolsk (non loin de Moscou), élèves d'un gymnase moscovite, ont tous deux, d'abord, fait carrière dans l'armée.

Constantin s'engagea en 1876, après avoir quitté le gymnase après la 6<sup>e</sup> classe, comme volontaire dans le 1<sup>er</sup> Régiment hussard Sumsky, fréquenta l'École militaire de cavalerie à Tver, fut promu sous-officier puis porte-étendard et finalement cornette [officier subalterne dans la cavalerie]. Pour des raisons de santé, il dut quitter l'armée et s'établir, célibataire, à Moscou, en 1882.